Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 134 (1989)

Heft: 3

Buchbesprechung: Les "Écrivains militaires de l'ancien Évêché de Bâle" sortiront de presse au printemps 1990

Autor: Kaenel, Walter von / Socchi, Charles

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les «Ecrivains militaires de l'ancien Evêché de Bâle» sortiront de presse au printemps 1990

Depuis 1975, l'Association Semper Fidelis, qui regroupe des officiers de l'ancienne brigade légère 1 et de la division mécanisée 1, publie une collection consacrée aux écrivains militaires de Suisse romande. Toutes les sociétés d'officiers des cantons concernés ont mis sur pied des groupes de travail qui assumaient une tâche toujours difficile: choisir des auteurs significatifs, trouver deux ou trois passages qui éclairent à la fois leur génie et l'intérêt de leur démarche. La Société cantonale bernoise ainsi que la Société cantonale jurassienne des officiers patronnent le groupe de travail qui s'est occupé des écrivains de Bienne et de l'ancien Evêché de Bâle. Elles ont donc l'honneur de lancer la souscription de cette anthologie, la dernière de la collection, qui sortira de presse en avril 1990.

Il ne s'agit pas d'un ouvrage d'érudition, mais d'un choix de textes accessibles, dans lesquels un lecteur, même peu familiarisé avec la chose militaire, trouvera des jugements, des réflexions ou des prévisions qui peuvent l'intéresser en cette fin du XXe siècle. Le livre aura environ 200 pages et présentera une quinzaine d'auteurs militaires plus ou moins oubliés.

Virgile Rossel, dans son *Histoire du Jura bernois*, prétend que «l'ancien Evêché de Bâle n'a pas tenu dans les lettres, les sciences et les arts beaucoup plus de place que dans l'histoire. Et pourtant son rôle n'y fut pas nul (...)» Et Paul-Otto Bessire de renchérir: «On conçoit que, dans un Etat où le peuple ne parle que le patois et le souverain un dialecte allemand, où les langues officielles sont le latin (...) et l'allemand (...), les écrivains ni les chefs-d'œuvre n'aient abondé.» Cela se vérifie aussi dans la littérature militaire. L'ancien Evêché de Bâle ne compte pas de grands écrivains comme Jomini, Dufour, Warnery, Gonzague de Reynold ou Eddy Bauer.

Avant d'envisager une anthologie, un recensement s'imposait, qui faisait parfois battre le cœur. L'Evêché aurait-il vu naître un maréchal de France, «amiral des mers du Levant», qui porte le beau nom de Gaspard de Saulx-Tavannes?... Il est Français, né à Dijon au début du XVIe siècle. Le lieutenant-colonel Henri Miesch de Malleray, auteur de plusieurs ouvrages d'histoire militaire, est d'origine alsacienne ou bretonne. A part le général Voirol, dont la correspondance est publiée, Alphonse Cerf, évrivain assez prolixe, et Virgile Moine, les officiers généraux jurassiens n'ont pratiquement rien publié: le divisionnaire Primault, commandant des troupes d'aviation et de DCA, laisse quelques articles dans la *Revue militaire suisse*. La bibliographie du commandant de corps Corbat reste pratiquement vierge.

Plusieurs écrivains qui traitent de la chose militaire sont des officiers, voire des aumôniers (Liomin et Bélet) au service étranger, qui racontent leurs expériences

ou leurs campagnes. En dernière analyse, deux écrivains militaires sortent nettement du lot dans l'ancien Evêché de Bâle. Tout d'abord, Casimir Folletête, avec son *Histoire du régiment du prince-évêque de Bâle au service de la France*, parue en 1882. Ensuite, et surtout, Fernand Gigon, le seul journaliste jurassien à avoir connu une audience internationale. Parmi son abondante bibliographie, plusieurs ouvrages sur les rapports Est-Ouest et les affrontements en Extrême Orient, sur les problèmes en relation avec les armes nucléaires. Pourquoi parle-t-on si peu de Fernand Gigon dans nos régions où l'on prête généralement beaucoup d'attention aux écrivains et artistes du cru?

Colonel Walter von Kaenel
Président de la Société
cantonale bernoise
des officiers

Lt-colonel Charles Socchi
Président de la Société
cantonale jurassienne
des officiers

CARTE DE SOUSCRIPTION

Veuillez me faire parvenir, port et emballage compris (les membres de Semper Fidelis reçoivent l'ouvrage à titre gracieux),

Ecrivains militaires de l'ancien Evêché de Bâle

.... exemplaires en souscription au prix de **Fr. 39.—**
(offre valable jusqu'au 31.12.89; après cette date Fr. 49.—)

Nom et prénom: . . . . . .

Adresse: . . . . . .

NP: . . . . Localité: . . . . . .

Date: . . . . . Signature: . . . . . .

Retourner au lt-colonel Hervé de Weck, rue Saint-Michel 7,
2900 Porrentruy

*
* *

Pour la bonne bouche, la rédaction de la RMS se plaît à publier, en avant-première, la présentation de l'un des auteurs retenus et d'un texte de sa plume. Elle le fait d'autant plus volontiers qu'il s'agit d'une contribution du lt-colonel Hervé de Weck, notre distingué et fidèle correspondant.

Adolf-Ludwig Schüler
1843-1930

Adolf-Ludwig Schüler naît à Bienne en 1843. Son père, un réfugié politique allemand, qui a obtenu la bourgeoisie de la ville en 1836, enseigne au gymnase. On ne sait rien de la jeunesse du jeune Schüler, si ce n'est qu'il va s'établir à Mulhouse et qu'il devient alors membre honoraire de la Société de gymnastique de Bienne. Celles de Mulhouse et de Paris lui décerneront ultérieurement le même honneur.

Dès le début de la guerre de 1870/71, Adolf-Ludwig Schüler fait partie de l'ambulance mobile de Mulhouse, organisée sous les auspices de la Société internationale de secours aux blessés. Il continue à y travailler, lorsque celle-ci quitte la ville pour être engagée à Froeschwiller et à Gravelotte. Les revers subis par les Français expliquent vraisemblablement que Schüler finisse par gagner Paris avec le corps d'armée du général Vinoy.

Sur l'initiative d'Henri Dunant, le Comité international de la Croix-Rouge s'est constitué en 1863. Peu après apparaissent des sociétés nationales et des associations de bénévoles qui, dès le temps de paix, se préparent à soigner les blessés de guerre et les malades. En cas de besoin, elles se mettraient à la disposition du haut commandement d'une armée, dont elles renforceraient les formations sanitaires, sans prétendre les remplacer. Lorsque, en juillet 1870, les armées française et allemande se lancent l'une contre l'autre, le Comité international de la Croix-Rouge met sur pied, à Bâle, une agence internationale de renseignements et un centre d'accueil pour les blessés. Des médecins et des infirmières suisses partent en mission au-delà des frontières de la Confédération.

Dans son *Journal*, Schüler décrit surtout l'ambiance de Paris, ville assiégée, les problèmes de ravitaillement, les meetings politiques qui s'y déroulent malgré la proximité de l'ennemi. Ceux que l'on ne va pas tarder à nommer les «Communards» s'agitent et tentent de renverser le gouvernement provisoire. En effet, la défaite a balayé le Second Empire.

Les troupes de la garnison de Paris, gardes nationaux, mobiles et lignards, ne manifestent pas une discipline à toute épreuve. Leur instruction laisse aussi à désirer. L'alcool et les prostituées semblent occasionner des dégâts. Le témoignage de Schüler devient très intéressant, lorsqu'il évoque la cohabitation entre civils et militaires dans une grande ville absolument isolée. Les risques ne semblent pas effrayer les gens, car des nuées de badauds se ruent aux endroits d'où l'on peut suivre les combats. Les militaires ne semblent rien faire pour maintenir les gens chez

eux. Même pendant les bombardements, les Parisiens méprisent caves et abris.

Schüler, qui est bilingue, enregistre «l'histoire de chaque jour sous le coup des émotions du moment. (...) Ecrits en allemand et traduits par l'auteur au jour le jour, (...) ces fragments ne sauraient prétendre à la forme agréable et élégante des ouvrages ordinaires».

H. de W.

Les Suisses viennent en aide aux blessés

par A.-L. Sch.

(...) Je crois avoir parlé du corps suisse de l'Internationale, qui a déjà fait quelques sorties pour ramener des blessés. Hier ces ambulanciers sont allés de nouveau sur le théâtre du combat, et leurs rapports viennent confirmer les pertes très sensibles qu'ont eu à subir les Français. Quant aux blessés, le premier pansement avait déjà été fait par les chirurgiens prussiens. Plus de traces de leurs morts à eux ni de leurs blessés: les uns déjà enterrés, les autres enlevés. Nos compatriotes ne peuvent assez vanter l'admirable organisation du service sanitaire prussien, et j'en sais moi-même assez pour y ajouter une foi complète. En outre ils se louent de la politesse et de l'humanité des officiers prussiens, et il est dans la justice de dire qu'ici encore mes propres expériences sur les champs de bataille de Froeschwiller et de Gravelotte viennent confirmer ce jugement.

Tandis que les voitures des ambulances militaires françaises (je continue toujours à reproduire les remarques qui me sont communiquées par une personne digne de foi) revenaient à peu près vides du théâtre du combat, prétextant qu'il n'y avait plus rien à faire, nos compatriotes, qui malgré cela se sont avancés avec le plus louable empressement, ont trouvé des morts et des blessés en masse, grâce au concours des chirurgiens et officiers prussiens qui leur indiquèrent le chemin, et qui lors du retour des voitures leur montrèrent la route la plus sûre pour ne pas être exposés aux balles des mobiles français ou des tirailleurs prussiens-polonais, qui, paraît-il, tiraient un peu sur tout ce qui se montrait.

Une autre escouade d'ambulanciers suisses a pu pénétrer jusqu'à Chevilly, après avoir prêté serment qu'ils ne divulgueraient rien de ce qu'ils auraient vu chez les Prussiens, et qu'il n'y avait aucun Français parmi eux. Leur tâche était de ramener à Paris le corps du brave général Guilhem. Les Prussiens qui avaient déjà inhumé le vaillant officier dans l'église du village, ne firent aucune difficulté à ce sujet et leur laissèrent emporter

le cercueil qui était couronné de fleurs et de guirlandes – car les Prussiens avaient rendu au général tué les mêmes honneurs qu'à un des leurs.

Nos Suisses ont rapporté à pied leur triste fardeau, et lors de l'enterrement solennel du vaillant soldat aux Invalides, on leur a assigné un poste d'honneur.

Tandis que ce récit prouve la conduite parfaitement convenable des Prussiens à l'égard de leurs adversaires, je dois avouer par contre qu'il se trouve dans la lie du peuple parisien – comme partout du reste – des individus auxquels tout sentiment de dignité et d'humanité est inconnu; témoin ce pâle voyou, qui, en présence de mon interlocuteur, n'a pas craint de frapper à coups de bâton avec une bestialité sauvage le cadavre d'un officier prussien insuffisamment enterré à peu de distance des avant-postes français. L'infirmier avait beau lui répéter «qu'un cadavre n'étant plus un ennemi devait être respecté».

Il est facile à comprendre qu'à l'heure qu'il est l'exaspération des Français va en augmentant, surtout après la démarche inutile de Jules Favre, et il y a même beaucoup de gens parfaitement instruits et bien élevés qui oublient que les coupables seuls sont Guillaume et Bismark, tandis que le soldat sous le joug d'une discipline de fer n'est que l'instrument forcément docile des chefs. L'on dit généralement que depuis Sedan les Prussiens sont plus inhumains et plus cruels qu'ils ne l'ont été dans le courant d'août. (...)

A.-L. Sch.